

Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 33 (1925)
Heft: 5

Artikel: Les combats dans les Ormonts en mars 1798
Autor: Reymond, Maxime
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-26423>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE

HISTORIQUE VAUDOISE

LES COMBATS DANS LES ORMANTS EN MARS 1798

(*Suite.*)

Les dispositions militaires.

Le général français Chastel disposait, dit-on, d'environ 3500 hommes, le colonel Tscharner n'en avait que 1500, y compris la milice locale. Celui-ci se trouvait donc dans un état d'infériorité numérique manifeste, mais il avait pour lui, les sympathies de la plus grande partie de la population, sa situation topographique, et la neige abondante qui rendait les chemins presque impraticables pour un ennemi montant de la plaine.

Les troupes de Chastel étaient disparates. Brune lui avait donné le 25 février un bataillon d'infanterie légère, et il ne paraît pas y avoir eu d'autre contingent français aux Ormonts. Le résident français Mangourit avait levé pour lui 400 hommes dans le Bas-Valais. Le reste de la troupe aurait donc dû se composer d'environ 2500 Vaudois ayant à leur tête le chef de la demi-brigade Clavel de Brenles. Il ne semble pourtant pas qu'il y en ait eu autant, car les

indications — fragmentaires, il est vrai — que l'on possède sur les combats des Ormonts n'y mentionnent que la présence des bataillons Forneret, Desaillaux, Wild et Blanche-nay ; il est cependant possible que l'on y ait employé aussi le bataillon Wasserfall, qui prit une part effective à la campagne, on ne sait si c'est contre Berne ou aux Ormonts. Pour autant que l'on en peut juger, ces milices vaudoises étaient recrutées essentiellement dans la plaine du Rhône, la région de Vevey et la Côte, avec quelques volontaires lausannois. Wild, l'intendant des Salines de Bex, avait formé son bataillon des ouvriers mineurs qu'il occupait.

Le 3 mars, les troupes du général Chastel se dirigèrent en deux colonnes pour l'attaque. Le brigadier Clavel de Brenles, avec les bataillons Blanche-nay et Wasserfal (?), un demi-bataillon français et un demi-bataillon de mineurs, devait d'Aigle remonter les Ormonts, pour attaquer de face l'ennemi concentré à la Forclaz. Forneret, avec son bataillon et celui de Desaillaux, le chef de bataillon Wild et un contingent français, avait pour tâche de monter de Bex à Gryon et à la Croix pour redescendre de là sur le Plan des Iles et Ormont-dessus, prendre à revers les défenseurs de la Forclaz et surtout essayer de gagner le Pillon.

Le colonel de Tscharner, lui, avait disposé ses troupes de la manière suivante : Une avant-garde à Veyge et Leysin, avec les capitaines Küpfer et Vaudroz, dominant la rive ouest de la Grande-Eau ; d'autres avant-gardes à Exergillod et au Dard, sur la rive est, protégeant le poste des Granges défendu par Frédéric Monod, les compagnies Tille, Tavernier et Aviolat étant massées autour de la Forclaz, tandis que le colonel David Chablais tenait le Sépey. Les compagnies Mollien et Culand gardaient en arrière, à Ormont-dessus et au Plan des Iles, les approches du Pillon et envoyoyaient des avant-postes du côté de la Croix d'Arpille.

Le combat de la Forclaz.

Suivons maintenant la première colonne franco-lémanique. Dans un rapport du 6 mars, au général De Bons, commandant en chef des troupes vaudoises, le brigadier Clavel en raconte les exploits de la manière suivante :

« Après avoir marché de nuit (la nuit du 3 au 4 mars) par des chemins de glace et de neige presque impraticables, je suis arrivé au jour sur le poste de la Forclaz, que j'avais ordre d'occuper de force. Quoique j'eusse fait plusieurs haltes, pour rassembler ma troupe, je n'en avais pas le tiers en arrivant sur l'ennemi ; cependant comme il importait de marcher rapidement, et que je comptais que le reste suivrait, je ne balançai pas d'attaquer deux cents hommes rangés en bataille dans le village, avec cent hommes que j'avais. Mon avant-garde composée de Français et de chasseurs carabiniers Vaudois, était en Eclaireurs sur le revers de la Montagne ; il me restait environ vingt-cinq à trente Chasseurs Français, et tout le reste volontaires Vaudois. Je n'eus pas beaucoup de peine à les électriser et à les engager à suivre les vainqueurs d'Italie. Nous gagnons de maison en maison jusqu'à la dernière, qui était à vingt pas de l'ennemi. Dès qu'ils nous sentirent aussi près et qu'ils virent que le reste de ma petite colonne suivait et que nous nous renforcions, ils se déterminèrent à la retraite, en laissant une compagnie de chasseurs carabiniers pour la soutenir.

» Quand je vis ce mouvement, je laissai un moment tirailleur les Chasseurs, j'ordonnai de courir sur eux, et le poste fut forcé. J'ai eu dans cette affaire une vingtaine d'hommes tant tués que blessés, du nombre desquels le Tambour-Major (Senn) qui voulut absolument venir avec moi. Son habit galonné et son panache firent qu'on le prit pour le Général, et lui attirèrent une balle dans la mâchoire. Je desire, Citoyen Général, qu'il soit fait mention honorable des braves Volontaires qui m'accompagnoient, ils sont la plupart des Compagnies Blachenay et Bergier. Les Officiers se sont conduits aussi avec beaucoup de bravoure, nommément le Lieutenant Bourgeois qui est blessé à la main.

» Il est étonnant que des jeunes gens qui n'ont jamais vu le feu, et dont plusieurs ne sont jamais sortis de leur village, aient marché à l'ennemi avec tant de résolution, sous un feu très-vif, enfonçant dans la neige jusqu'à mi-cuisse.

» Les chasseurs carabiniers des trois mandements (d'Aigle) ont servi avec zèle et bravoure. Leur Capitaine Cossi, après s'être bien montré à l'attaque (ayant eu le fourreau de son épée emporté d'une balle) a pansé nos blessés avec beaucoup de soin. Ce jeune homme est d'Olon ; il est fort bon Chirurgien.

« Je viens de voir le Tambour-Major, il est beaucoup mieux, il s'en tirera. Je vous le recommande, c'est un homme à faire au moins Lieutenant de Grenadiers. Il joint l'intelligence à la bravoure. Il s'est toujours tenu à côté de moi, et m'aïdoit à encourager ma troupe. »

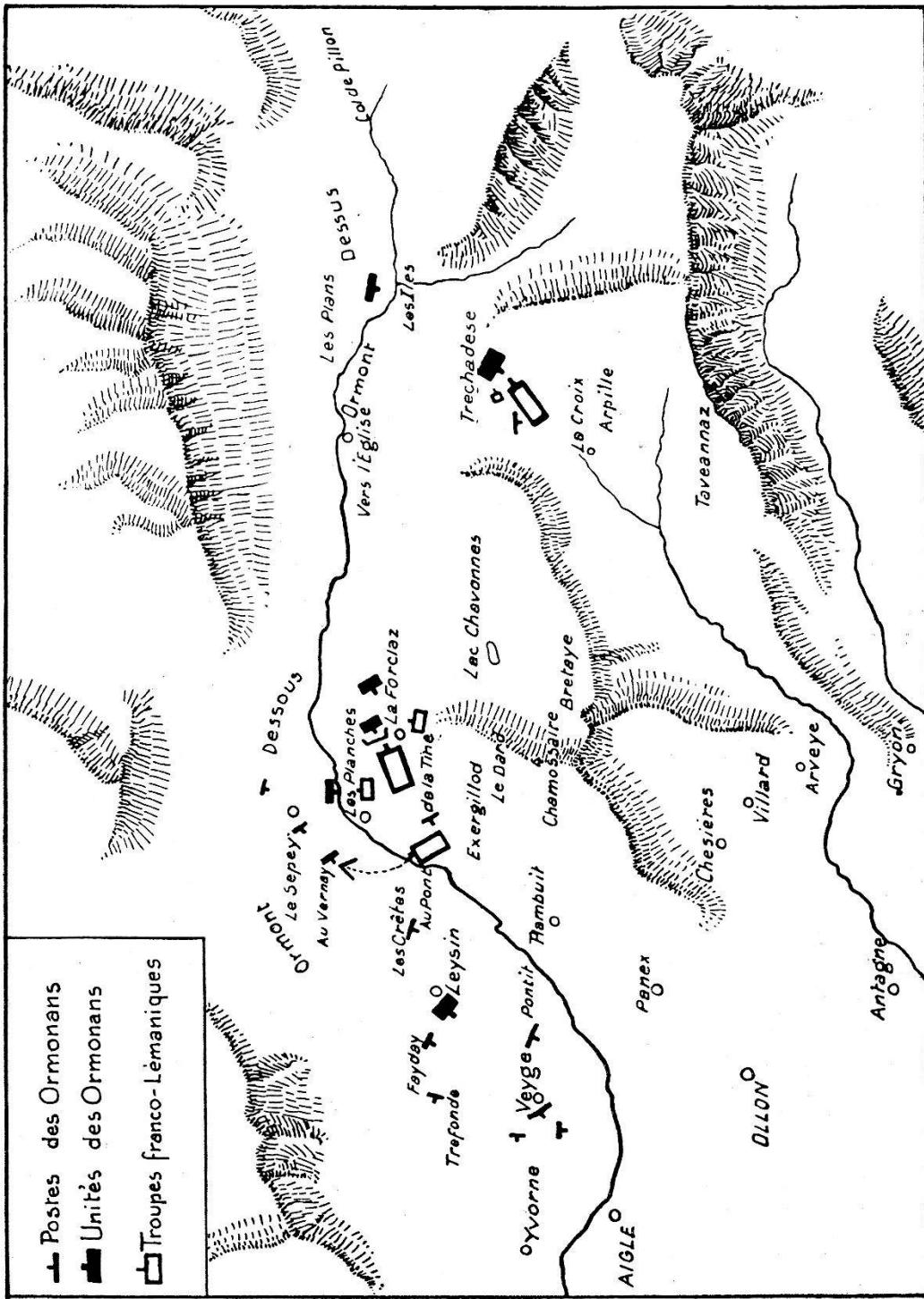
Et ailleurs :

« Nous avons balayé les Ormonts. Tscharner et Fischer ont été forcés de se retirer sur Berne, avec deux compagnies d'Allemands qui leur restaient. Les Ormonans qui n'ont pas été tués sont rentrés dans leurs foyers, et ont promis de ne plus porter les armes contre les Français et les Républicains de l'Helvétie. Leurs maisons sont remplies de blessés ; le hazard nous a fait entrer dans une, où il y en avait cinq¹ ; jugez par-là de leur nombre. »

Le même 6 mars, Chastel, dans un autre rapport au général De Bons, donne quelques précisions sur ces différents combats.

« La troupe, dit-il, partie d'Aigle le 14 ventose (4 mars) à minuit, passa par Ollon et put bivouaquer à Plambuit à 4 heures du matin ; j'envoyai le citoyen Clavel, chef de la 2^{me} demi-brigade des Vaudois, occuper la Forclaz avec 400 hommes en passant par le Dard. Pour mieux surprendre l'ennemi, il fallait l'attirer du côté d'Exergillod ; le citoyen Blanchenay, capitaine dans le premier bataillon de la 2^{me} demi-brigade des Vaudois,

¹ Ailleurs, Chastel dit avoir vu 15 blessés dans une famille et 9 dans une autre.



Croquis des combats des Ormonts

(D'après l'étude de M. DELESSERT, *Une campagne d'hiver dans les Alpes vaudoises.*)

fut chargé de cette expédition. Dans le même instant, le citoyen Clavel attaque le poste des Granges ; son avant-garde, commandée par le citoyen Lacoste, capitaine au 2^{me} bataillon de la 2^{me} demi-brigade d'infanterie légère, fait des prodiges de valeur ; il culbute le poste avancé, et force l'ennemi de se retirer à la Forclaz. Celui-ci, se voyant tourné, évacue le poste d'Exergillod qui défendoit le passage de la montagne, et nous attend de pied ferme à la Forclaz au nombre de plus de 400 hommes. Le chef de brigade Clavel l'attaque avec vivacité, gagne le terrain de maison en maison, aussi vite que quatre ou cinq pieds de neige peuvent le permettre. L'ennemi, se voyant ainsi pressé, se décide à la retraite, en la faisant couvrir par une compagnie de tirailleurs. Clavel la poursuit, la bayonnette aux reins, et enlève tous les postes.

» Je donnai ordre à toute la colonne de se porter rapidement aux Aviolats et de là à l'Eglise, pour ne pas donner aux ennemis le temps de se reconnaître. Cinq cents hommes devaient traverser la Grande-Eau, remonter la Combaz au-dessus des Mosses qui dominent le Sépey où était le colonel Tscharner (erreur) avec onze cents hommes ; mais cette opération manqua, parce qu'une cinquantaine d'hommes, emportés par leur courage dans la chaleur de l'action, furent sans ordre attaquer le Sépey, et, s'ils n'ont pas tous été exterminés, on le doit à la prudence du citoyen Gentil, adjudant-major du 2^{me} bataillon de la 2^{me} demi-brigade d'infanterie légère, qui les empêcha de s'engager davantage sous le feu d'un ennemi retranché jusqu'aux dents.

» Le danger qu'avait couru ces braves avait un peu ralenti ma marche, de sorte que Tscharner eut le temps d'évacuer le Sépey avec toute sa troupe et remonta la plaine des Mosses pour se rendre à Château-d'Oex. »

Nous n'avons pas, sur ces combats, de rapports officiels bernois qui puissent servir de témoins aux récits qui précédent. Mais nombre de récits locaux nous permettent de compléter et de rectifier les indications qui viennent d'être données. C'est ainsi qu'ils nous montrent que la première résistance des Ormonans eut lieu à la Grange du Soudard,

dirigée par un jeune homme, Frédéric Monod, revenu récemment du service de Hollande, et qui, blessé à mort, fut encore maltraité par les Lémaniques qui lui arrachèrent ses armes.

A la Forclaz, la résistance des Ormonans fut particulièrement dure. L'entrée sud du village était barricadée avec les matériaux d'une maison en construction, la lisière occupée par une compagnie de carabiniers ormonans sous les ordres du capitaine Pittet, vieillard à cheveux blancs, dont les deux fils, dit Clavel, combattaient dans les rangs des Lémaniques ! La compagnie de carabiniers bernois de Graffenried avait pris position un peu en arrière du village, un peu en échelon. Sur la barricade, la fusillade est violente et la résistance opiniâtre. Les Ormonans y perdent l'un de leurs chefs, le justicier David Vurlod, du Sépey. Mais bientôt la compagnie Cossy apparaît sur le flanc de la montagne, et la compagnie de Graffenried bat en retraite sur les Voëttes et le Rosey derrière la Grande-Eau, après avoir perdu deux hommes. Pris de deux côtés, les défenseurs cèdent. Cependant, le combat continua dans le village. Les Français durent conquérir les maisons l'une après l'autre, mirent le feu à l'une d'elles, et ne se rendirent maîtres de la position qu'en menaçant la Forclaz d'un incendie général. Le village occupé fut en partie pillé. Quant aux femmes et aux enfants, dès le début de l'action, ils s'étaient enfuis dans les forêts, redoutant les violences de la soldatesque.

Il y eut à la Forclaz 20 Français et 30 Lémaniques hors de combat, tués ou blessés¹. Les registres d'Ollon indiquent deux morts : David Amiguet, d'Ollon, 25 ans, et Auguste Buchet, d'Etoy. D'autres documents mentionnent la mort de Jean-Pierre Hermenjat, de Crassier, et celle de Charles

¹ Une lettre de Chastel parle de 18 tués et 33 blessés du côté français et 30 tués et 100 blessés du côté ormonan. Ces derniers chiffres paraissent exagérés.

Menuisier, de Vich, dont la mère était une de la Harpe, et qui fut tué dans une reconnaissance alors qu'il avait été blessé déjà deux fois. On cite en outre plusieurs blessés. A côté du lieutenant Bourgeois et du tambour Senn, les soldats Louis Martin, de la compagnie Bergier ; David Keim, de Bursinel, demeurant à Lavey ; Isaac Genevey, de Crassier, et Jean Pête, de Lonay, de la compagnie Blanchenay. Quant aux pertes des Ormonans, elles durent être importantes. Les chasseurs français, qui avaient pris part au combat et qui rentrèrent à Lausanne le 20 mars, déclaraient que « dans chacune des maisons où ils sont entrés après la bataille, ils ont trouvé quatre ou cinq de leurs ennemis blessés ». Les morts devaient être indiqués dans les registres paroissiaux d'Ormont-dessous, mais ceux-ci ont été brûlés en 1866, et l'on n'en a point conservé de souvenir. La Grande-Eau charria des cadavres de Vaudois et de Français ; ils n'ont pas tous été dénombrés.

La capitulation du Sépey et de Leysin.

Le combat de la Forclaz ne devait être qu'un engagement d'avant-garde. Il s'agissait ensuite d'attaquer le Sépey, et pour cela franchir la Grande-Eau, soit au pont des Planches, soit au pont de Tine un peu en aval.

On n'est pas absolument d'accord sur la manière dont l'opération se déroula. Dans son rapport, le général Chastel dit que l'avant-garde de la brigade Clavel a emporté le pont des Planches, défendu par une section d'Ormonans et une section de la compagnie bernoise Im Obersteg. Cette relation est confirmée par la tradition que rapporte M. Isabel et suivant laquelle les Français parvinrent à traverser le pont au pas de course, après avoir échangé des coups de fusil.

M. Isabel ajoute : « A en juger par la faible résistance de ce passage, l'ennemi avait des intelligences dans la place, car on trouva un canon encloué, un autre avec des boulets trop gros, et des gargousses ayant du son au lieu de poudre. » En revanche, d'après le lieut-colonel Delessert, les Ormonans firent si bonne résistance qu'on ne put les déloger et que l'on se contenta de les occuper par un feu de tirailleurs envoyé par le pont de la Tine.

Le pont de la Tine était défendu par douze carabiniers dirigés par un ouvrier du génie et artificier Abram Dupertuis qui les avait massés dans une forte redoute. Après un vif combat, les Français s'emparèrent du pont. Mais les Ormonans, en se retirant, firent prisonnier l'aide-major Gentil qui s'était montré trop aventureux. Dupertuis continua la résistance jusqu'au Sépey ; de sa maison, il tirait d'une fenêtre sur les assaillants : son arme lui sauta dans les mains et le blessa mortellement.

Ces divers récits laissent indécise la question de savoir par lequel des deux ponts les Français traversèrent la Grande-Eau. Sans doute, l'un des ponts ayant cédé, l'autre poste se retira volontairement, la résistance devenant inutile. Quoi qu'il en soit, au bout de quelques heures, les Français parvinrent à s'installer au Vernay, groupe de maisons situé à 700 mètres au sud du village, près de l'église. Chastel se préparait à attaquer enfin le Sépey, qui était défendu non pas par le colonel de Tscharner, comme le dit par erreur Chastel, mais par le colonel ormonan David Chablais. Mais les deux compagnies du Simmenthal dont disposait ce dernier se mutinèrent. Ce que voyant, Chablais jugea inutile la continuation de la lutte. Il fit arborer le drapeau blanc, et conclut avec le général Chastel une capitulation par laquelle Ormont-dessous reconnaissait le nouvel ordre de choses établi dans le Pays de Vaud et les Français s'engageaient à

ne pas occuper le Sépey. Ils tinrent parole, car ils continuèrent leur route sur Ormont-dessus, laissant aux gens du Sépey leurs armes et deux canons qui défendaient l'entrée du village.

Cette reddition du Sépey épargna évidemment une effusion de sang. Mais elle fut fort discutée au point de vue tactique, notamment par le capitaine bernois Em. Küpfer, qui gardait pendant ce temps le poste avancé de Leysin et qui écrit dans un rapport :

« Le 5 à la pointe du jour, un des postes où commandait le Coll¹ Chablais fut attaqué, et quoique je ne fus éloigné de lui que d'une lieue, ce ne fut qu'à midi environ que le Sr Commissaire m'écrivit sur un papier ouvert, qu'une lettre du haut Commandant reçue hier leur annonçait que la capitale était soumise, avec Soleure et Fribourg, qu'il nous était impossible de résister et qu'il fallait une capitulation. Peu après le Coll¹ Chablais m'envoya la capitulation qu'il avait faite avec un commandant des troupes françaises, capitulation qui me fit juger qu'il avait perdu la tête, aussi lui en fis-je de sérieuses et fermes réflexions. Il me répondit que les français étaient aux Ormonts-dessus, que les troupes allemandes et ceux du pays d'en haut s'étaient retirées, qu'on nous abandonnait et qu'il se retirait également lui-même. Vers le soir il m'écrivit « qu'il fallait capituler, que je devais lui envoyer tout mon monde, quitter les postes, et qu'ils devaient cacher leurs armes ». Un pareil ordre qu'il n'était point compétent de me donner de son chef, qui était contre tous les principes d'honneur, qui était même en contradiction avec les instructions que j'avais eu du Coll¹ Command^t Fischer, qui exposait à un pillage certain un village que j'abandonnais et que j'avais juré de défendre, que j'étais à même de défendre contre une troupe 10 fois plus nombreuse que la mienne, — j'avoue qu'un pareil ordre me surprit sous tous les rapports.

» Je refusais d'y obéir provisoirement ; j'assemblais le corps d'officiers, leur communiquais le tout, et il fut décidé qu'en attendant que le Colonel Chablais put faire voir la signature du

Commandt en chef Tscharner, je commanderai seul et en chef. J'expédiais sur le champ deux officiers avec une dépêche auprès du Commandt en chef Tscharner pour avoir des ordres; mais il avait quitté le quartier à Château-d'Oex et Chablais le siens au Sépey.

» Le 6 voyant que j'étais abandonné, que toutes les troupes qui devaient me couvrir le dos étaient parties, que les miennes quittaient aussi, que les rations manquaient, ne recevant ni ordre ni secours, ignorant absolument ce qui se passait à Berne, reduit à 32 factionnaires sans les gens du village, les officiers insistèrent pour que j'ordonnasse le licenciement de notre petite troupe, à quoi je ne pus me refuser. Nous partîmes tous, je puis le dire, au désespoir d'abandonner ce village. En arrivant sur les Mosses entre le Sépey et Château-d'Oex, nous rencontrâmes environ 300 hommes bien armés qui venaient à mon secours, ma lettre à M. le Commandt en chef Tscharner ayant été ouverte par eux. Ils avaient une lettre datée du 5 ou 6, signée par M. le Major de Diesbach de Rougemont et du Châtelain Zingry. Par cette lettre on nous annonçait que Berne avait emporté des avantages sur l'ennemi, qu'on se battait avec avantage, que les allemands revenaient à notre secours. Cette lettre de fraîche date nous persuada que les nouvelles qui annonçaient la rédition de la ville etc. étaient fausses; aussi me proposais-je, dès la pointe du jour, de reprendre mon ancienne position. Je l'écrivis à M. le Major de Diesbach, que je croyais seul être resté à Rougemont, lui parlais de la position avantageuse de mes postes et lui représentais qu'il fallait faire avancer des vivres etc. Mais pendant la nuit ils vinrent des avis, des ordres de préposés, de ne pas avancer et que Berne avait capitulé. Quoique ces lettres ne portaient auqu'une marque d'autenticité, elles furent en parties crues; — soldats et officiers se débandèrent en partie, et je fus pour la seconde fois forcé de congédier le reste.

» Chargé de plus par la troupe que j'avais commandé, de représenter auprès de votre Gouvernement, que depuis près de 6 semaines qu'ils sont sous les armes, ils n'ont reçu de paye que pour 11 jours, que les rations ne leur ont été délivrées qu'en partie, que les gens de Leysin ont également fourni

des vivres qu'on leur promit de rendre, que moi-même depuis le 28 janvier, je n'ai non seulement rien reçu pour ma paye, mais que j'ai de plus été pillé et volé. Si une réclamation est légitime, il nous paraît que c'est celle-ci ; à vous à en juger si nous l'avons mérité. »

Cependant, à Küpfer lui-même, les tacticiens reprochèrent de n'avoir pas tenté de son côté d'attaquer Chastel à revers, au moment où il franchissait les ponts de la Grande-Eau. Mais on a vu plus haut comment il était mal renseigné.

Quoi qu'il en soit, Chastel fit place nette, et les contingents bernois se retirèrent en désordre sur les Mosses. « Graffenried, dit d'Effinger de Wildegg, se retira avec ses carabiniers et une compagnie du Simmenthal, sur le Pays-d'Enhaut par les Vouëttes et la Lécherette. Ce que voyant, les gens du Simmenthal crièrent à la trahison et se débandèrent. » A son arrivée à Château-d'Oex, Graffenried apprit la reddition de Berne et le départ de toutes les forces restant à Tscharner pour le Gessenay, retraite en désordre; on alla jusqu'à assassiner le domestique de Tscharner. Il se résolut alors à licencier sa troupe et gagna péniblement le Valais. Le 7 mars, le drapeau rouge et noir flotta pour la dernière fois dans le Pays-d'Enhaut. Mais cette courte campagne avait été dure. Le résident Mangourit raconta quinze jours après que dans cette lutte, les Français avaient eu 400 disparus, morts ou enfuis.

(A suivre.)

Maxime REYMOND.